

De Berlin à Constantinople

Helmuth von Moltke, Colmar von der Goltz et l'empire Ottoman — Partie I

Markus Osterrieder

Voici cent ans, lors d'une cérémonie de funérailles du *Generalfeldmarschall* Colmar von der Goltz, le chef d'état major allemand Helmuth von Moltke est victime d'une congestion cérébrale. Goltz avait été chargé, de 1883 à 1895, de la réorganisation de l'armée ottomane et il avait même finalement dirigé les troupes ottomanes en Mésopotamie. Le présent article, qui sera poursuivi dans le prochain numéro, éclaire les lointains liens de la destinée entre Rome, Berlin et Constantinople qui sont rattachés à ces deux personnalités.

Un peu plus d'un mois après le déclenchement de la première Guerre mondiale, lors de laquelle l'empire allemand mena une guerre sur deux fronts à l'ouest et à l'est, les armées allemandes connurent une débâcle à l'est de Paris, lors de la bataille sur la Marne, à l'issue d'une progression sur le front ouest, du 5 au 12 septembre 1914. Le général en chef, Helmuth von Moltke (1848-1916), depuis 1906 chef du grand état-major, fut contraint, le 12 septembre, d'ordonner la retraite sur toute la ligne de front. Ceci marqua un premier tournant de la guerre. Le seul et unique plan d'invasion élaboré (appelé « plan Schlieffen-Moltke » [Lequel, en vérité, n'avait pas été conçu à l'origine vraiment comme un plan sérieux pour envahir la France, mais comme un plaidoyer pour convaincre les « responsables » politiques allemands d'engager des dépenses importantes de réarmement dès 1905. Voir Christopher Clark : *Les Somnambules*, Flammarion au fil de l'histoire, Paris, 2013. *ndt*]) — qui prévoyait de vaincre rapidement la France par des forces principales condensées en une pelote d'impact invincible afin de pouvoir, par la suite, rediriger des troupes vers le front est — ce plan échoua donc avec cette bataille de la Marne.

Au moment où Moltke, le jour suivant, rendit compte à l'empereur Guillaume II, ses opposants à l'état-major général, autour du général Moritz von Lyncker, chef du cabinet militaire impérial et du général de division Erich von Falkenhayn, avaient déjà négocié l'affaire : ils avaient réussi à présenter la résolution de la retraite tactique comme résultant de l'état de santé, soi-disant labile, de Moltke. L'empereur retira le commandement à Moltke, qui en fut abasourdi et malgré une violente protestation de sa part, Guillaume II le remit le 14 septembre à Falkenhayn, mais exigea de Moltke — jusqu'à sa mise à la retraite formelle le 3 novembre — qu'il couvrît les opérations de Falkenhayn de son nom. Une dernière explication avec l'empereur, au milieu d'octobre, laquelle de nouveau avait détruit le fond de confiance régnant entre eux deux, déclencha effectivement, le 21 octobre 1914, la maladie de Moltke. Falkenhayn (symptomatique déjà, sa préférence pour des expressions comme « saigner à blanc », « perdre tout son sang »¹) rompit en conséquence la tactique de guerre de mouvement suivie par Moltke et la transforma en une guerre de position éreintante.²

Moltke se rendit en convalescence à Bad Homburg dans le Taunus, où sous l'emprise de graves tourments d'âme, il rédigea une version des faits depuis la crise de Juillet. Sans cesse, les images de la brouille avec l'empereur se présentaient devant son âme, il revoyait le cours tragique de la bataille de la Marne et les épouvantables conséquences d'une guerre faussement menée pour l'avenir de l'Allemagne. En vain, il tenta de pousser l'empereur à destituer Falkenhayn pour mettre fin à la guerre de position et reprendre une offensive à l'est.

Moltke et Steiner

Son épouse, Eliza von Moltke-Huitfeld (1859-1932), qui appartenait, comme l'une des premières élèves, à l'école ésotérique fondée par Rudolf Steiner au sein de la Société Théosophique, lui avait déjà fait connaître

¹ Voir Holger Afflerbach : *Penser et action politiques de Falkenhayn dans l'empire*, Munich 1996, pp.363 et suiv.

² Plus en détail avec indications des sources dans Markus Osterrieder : *Monde en révolution. Problèmes de nationalité et plans d'ordre mondial et l'attitude de Rudolf Steiner dans la première Guerre mondiale*, Stuttgart 2014, pp.1000-1025. [On sait bien maintenant, et ceci même dans l'armée française, qu'une guerre de position entraîne beaucoup plus de morts sur le place qu'une guerre de mouvement. Ceci fut amplement démontré par le grand stratège en la matière que fut le général Bonaparte, *ndt*]

Steiner à l'époque. À partir de 1904, il commença, à l'instigation de son épouse, à en lire les écrits. Il était aussi présent, lorsque Steiner, à l'initiative d'Éliza von Molke, se rendit aux invitations « souvent jusque très tard dans la nuit »³ à leur domicile privé de Berlin. Bien entendu, Helmuth von Moltke n'était en aucun cas en accord, après 1904, avec la vision du monde de la théosophie ou selon le cas, de l'anthroposophie.⁴ Pourtant le contact avec Rudolf Steiner persista. Après l'éclatement de la guerre, Eliza von Moltke, inquiète au sujet du destin de son mari, arrangea par la suite le 26 août 1914 dans l'après-midi, une rencontre avec Rudolf Steiner à Niederlahnstein près de Coblenze, où se trouvait, cette semaine-là, le grand état-major du haut commandement de l'armée. Dans une interview avec Jules Sauerwein, Rudolf Steiner souligna, en 1921, que leur entretien avait tourné autour d'affaires purement humaines et qu'ils n'en étaient venus, à aucun moment, à aborder des points de vue militaires.⁵ Rudolf Steiner rendit de nouveau visite à Moltke pendant la cure de celui-ci, en novembre 1914. À l'occasion, Moltke a dû s'exprimer pour la première fois sur les événements militaires et politiques ayant précédé immédiatement l'éclatement de la guerre et après. C'est alors que débuta, du côté de Steiner, un profond échange avec Moltke qui devait durer jusqu'à sa mort en juin 1916. Dans cette crise de sa vie, Moltke se trouvait devant un tournant de son développement intérieur lors duquel Steiner voulut rester à ses côtés afin de l'aider. Alors que Moltke luttait sous l'emprise de doutes extrêmes au sujet de sa responsabilité vis-à-vis du peuple allemand et de l'avenir de celui-ci, Steiner lui écrivait le 20 décembre 1914 une première lettre consolante dans laquelle il indiquait « que les forces [...] du génie du peuple allemand » étaient liées à l'orientation des idées de Moltke.⁶

Les débuts de la « question orientale »

Au début de l'été 1915, il semble que Moltke ait dû être renvoyé aussi pour la première fois par Rudolf Steiner à des relations marquées par le sceau de la destinée, lesquelles reliaient en faisceaux les confrontations entre les puissances participante au conflit du 20^{ème} siècle à des aiguillages de directions spirituelles mis en place dès le 9^{ème} siècle, ainsi qu'au rôle prépondérant que l'individualité spirituelle de Moltke avait joué dans une corporification [*Verkörperung*] terrestre antérieure. Ainsi en août 1915, Moltke commença-t-il à s'occuper intensément du personnage du pape Nicolas 1^{er}, mort en 867 — en témoigne un extrait recopié de sa main du paragraphe le concernant dans *Histoire de la ville de Rome au Moyen-Âge* de Ferdinand Gregorovius.⁷

Le romain de naissance, Nicolas, passait pour le pape le plus important de l'histoire de l'Église étant donné qu'il aida la papauté à obtenir une situation de pouvoir qui sembla lui dégager pour la première fois la revendication d'une direction de l'ensemble de l'ordre religieux et social du monde.⁸ Dans la formulation de

³ Selon l'aînée des filles de Moltke, Astrid von Bethusy-Huc. Voir Andreas Bracher & Thomas Meyer (éditeurs) : *Helmuth von Moltke (1848-1916) Documents sur sa vie et son œuvre*, vol. II Bâle, 2007, pp.307 et suiv. (dans ce qui suit abrégé en HvM)

⁴ C'est ce qu'affirme à tort, par exemple, Olaf Jessen : *Les Moltke : biographie d'une famille*, Munich 2010, p.252.

⁵ Jules Sauerwein : *Nouveaux faits sur la préhistoire de la Guerre mondiale* (Interview accordée au *Matin*) dans Rudolf Steiner : « *Essais sur la Dreigliederung de l'organisme sociale et sur la situation du temps 1915-1921 (GA 24)*, Dornach 1982, p.404 ; et HvM vol. I, Bâle 2005, p.503.

⁶ Lettre de Rudolf Steiner à Helmuth von Moltke du 20 décembre 1914 dans HvM, vol. II, pp.70-71.

⁷ Ceci n'est en aucun cas à expliquer, comme le fait Helmut Zander, par le fait que « Moltke et son épouse possédassent un intérêt considérable pour Rome » (Helmut Zander : *Le général d'état major en chef Helmuth von Moltke et le milieu théosophique autour de Rudolf Steiner* dans : *Revue d'histoire militaire* 62/2 (2003), p.452). En effet, Moltke ne se serait qu'à peine préoccupé, en pleine guerre mondiale, de la personnalité d'un pape romain du début du Moyen-Âge, s'il n'eût existé aucun mobile existentiel profond pour ce faire.

⁸ Au sujet des arrières-plans des événements du 9^{ème} siècle, ainsi que de la confrontation entre le Pape Nicolas et le patriarche Photius (env. 810 – env. 895) voir Markus Osterrieder : *Croix solaire et arbre de vie. Irlande, l'espace de la Mer noire et la christianisation du centre européen*, Stuttgart (2^{ème} édition élargie en préparation) ; du même auteur : *Silence de l'esprit. Quelques remarques au sujet de l'importance historique spirituelle du concile de 869-70* dans : *Almanach pour belles sciences* vol. II (2005), pp.305-321 ; du même auteur : *Le pays de la Sainte Sophia. L'émergence du motif de la Sophia dans la culture slave orientale* dans : *Almanach viennois slavistique* 50 (2002), pp.5-62. Les essais se trouvent aussi sur le site <http://celtoslavica.de/bibliothek.html>

sa politique, Nicolas fut soutenu par la très grande compétence d'un proche conseiller, Anatasius Bibliothecarius (vers 811-878/80 ?) qui possédait la réputation d'un érudit proéminent car il était tout particulièrement au nombre des quelques rares érudits encore capables de maîtriser la langue grecque en Occident à l'époque. L'idée conductrice, qui reposait à la base de cet essor subit de l'évêque de Rome, reposait sur la primauté incontestable du pape romain sur tous les pouvoirs spirituels et mondains. L'aspiration de Nicolas et d'Anastasius s'orientait selon deux directions : d'une part, l'autonomie de l'Église impériale franque devait cesser, d'autre part, on se démarquait en matière de dogme et de politique ecclésiastique de l'Église grecque-byzantine (et de l'autre Église orientale). « L'idée prit naissance que l'on dût donner aux êtres humains, sans leur donner la possibilité de la vision, le contenu, sous une forme abstraite dogmatique, auquel ils pussent croire. Et c'est ainsi que naquit ce troisième courant (médié) qui s'empara religieusement et aussi scientifiquement de l'Europe de l'ouest et du centre et posséda tout d'abord les dogmes par l'intellect lequel approchait impétueusement. »⁹ Les mesures, qui furent prises par Nicolas et son conseiller, sous la pression de la nécessité historique, posèrent donc les aiguillages pour une évolution ultérieure, dans le cours de laquelle la foi de l'Église occidentale latine devint dogmatiquement abstraite et intellectualisée.

À cette occasion, Nicolas surgit tout particulièrement comme le « pont » [*Gegenspieler, partenaire ici* du jeu de hasard, guillemets du traducteur *ndt*] du patriarche byzantin Photius (mort autour de 891), résidant à Constantinople, qu'il déposa en 863. Photius, une personnalité intellectuelle saillante, laquelle excommunia en rétorsion aussitôt le pape lui-même, dans une encyclique adressée aux patriarches orientaux. Ce conflit s'envenimait et s'approfondissait par le fait que les ethnies Slaves qui, depuis le 6^{ème} siècle dans le centre et l'est de l'Europe, avaient été abandonnés à elles-mêmes dans le voisinage des Francs, ou selon le cas des Grecs, n'étaient pas encore baptisées pour une grande part d'entre elles. Or si l'on voulait amener une séparation entre Orient et Occident, on se trouvait, eu égard aux Slaves, devant la résolution de savoir où ce mur de séparation invisible devait se dresser à l'avenir. Les deux moines et frères, Cyrille et Méthode, envoyés par Photius, en 863, comme missionnaires auprès des Slaves de l'est de la *Mitteleuropa*, furent rappelés à Rome par Nicolas en 867. Pourtant avant d'être en mesure de les rencontrer vers la fin de l'année, Nicolas mourut le 13 novembre — et donc un an, jour pour jour, après sa déclaration de guerre spirituelle à Byzance. Le pape décéda bien avant que les conséquences historiques universelles de sa politique fussent efficaces.

L'œuvre de la vie des Cyrille et Méthode [en particulier l'évangélisation des *Rus* et aussi la création de la langue russe, le cyrillique, *ndt*] fut de plus en plus menacée de se voir broyée les années suivantes par les luttes de pouvoir entre les grandes églises. Il y avait en outre aussi des représentants d'une opposition intra-romaine, le plus souvent cléricale celle-ci, au Pape Nicolas 1^{er} qui, après 867, combattit l'œuvre de Cyrille et Méthode auprès des Slaves et à l'occasion, cette opposition ne reculait pas devant un recours aux méthodes criminelles (mort, mensonge, tromperie, intrigue, trahison, voire même magie). Son centre, se trouvait alors en Campanie, une région au centre de l'Italie, entre les villes de Gaète, Naples, Salerne, Benevent et Capoue, raison pour laquelle ce courant fut de manière simplificatrice caractérisé comme celui de la *Camorra*. Deux ans après la mort de Nicolas, se réunit en 869/870 sur le sol de l'empire byzantin, à Constantinople, le 8^{ème} concile œcuménique. Sous la responsabilité de la délégation occidentale-romaine — avec à sa tête le diacre Marinus, l'évêque Donatus d'Ostie et Stéphane de Nepi, qui appartenaient à la *Camorra* — fut alors condamnée, à l'automne 869, par le 11^{ème} canon, la soi-disant doctrine des deux âmes du patriarche Photius de Constantinople (et avec cela lui-même et ses partisans). Selon Rudolf Steiner, là-dessous se dissimula la formulation d'une résolution préparée d'avance par Rome de « la suppression dogmatique de l'esprit » ou bien exprimée de manière plus concrète : la condamnation de la doctrine de la trichotomie, cette différenciation articulée et complémentaire [*Dreigliederigen*] de l'entité humaine en esprit, âme et corps. Dans les résolutions conciliaires de 869/70, on ne se tournait pas de manière explicite contre l'essence spirituelle supérieure de l'être humain, mais plutôt (en citant de manière manipulatrice un passage de l'antique synode

⁹ Conférence du 1^{er} octobre 1922 dans Rudolf Steiner : *Les impulsions de base du devenir historique et universel de l'humanité* (GA 216), Dornach 1988, p.131.

de Rome de 382), on ne la mentionnait tout simplement plus du tout. On ne parla plus désormais que de la part terrestre de l'être humain et non plus de l'existence d'un soi supérieur qui pût potentiellement pénétrer l'être humain terrestre dans le baptême de l'esprit.¹⁰

Il y avait là-dedans, d'une part, une certaine nécessité, car les êtres humains étaient censés apprendre à maîtriser le monde physique et ses lois. D'autre part, la résolution conciliaire de 869/70 accéléra et approfondit la propension aux formes idéelles unilatéralement orientées sur la matière dans la Rome de l'hémisphère occidental dominé par le dogme ; l'expérience vécue par l'âme se tourna plus fortement vers les données sensorielles et matérielles et en vint, après l'avènement de la doctrine scientifique mécanique aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles à définir la vie comme le résultat de processus chimiques et physiologiques [en fait, la biochimie n'atteignit réellement et définitivement ce point qu'après 1945 et les années 80 du siècle dernier, suite à la mise en œuvre, en biologie, du fractionnement cellulaire grâce aux ultracentrifugeuses qui servirent à purifier l'uranium 235 de celui 238 dans le projet Manhattan : ainsi donc la biologie moléculaire moderne n'est-elle qu'une « retombée » technologique achevée de la recherche nucléaire sur l'obtention de la bombe, résultat de la fission de l'uranium découverte en Allemagne par O. Han et F. Strassmann. *ndt*] L'image de l'être humain en fut ainsi ensorcelée à la matière, dans laquelle depuis elle menace de sombrer. Ce développement ne fut pas accompli dans l'hémisphère de l'église orientale et y forma en même temps le préalable d'âme nécessaire à un « arriéré » scientifique-technologique se répandant à l'époque de l'industrialisme vis-à-vis de l'ouest européen américain.

Fièvre turque & voie ferrée [Berlin-]Bagdad

Avec la conquête de Constantinople en l'an 1453, par les Ottomans musulmans, de souche turque, la Byzance orientale romaine connut son déclin. Chrétiens orthodoxes dans les Balkans, au Moyen-Orient et dans le sud du Caucase, Chrétiens arméniens, assyriens et syriens, Chrétiens coptes en Égypte — tous se retrouvèrent jusqu'au 19^{ème} siècle, sous la férule du Sultan ottoman, résidant à Constantinople, dont l'empire, malgré l'appel au califat, était devenu une nuée de peuples multiethniques et pluri-religieux.¹¹ Depuis la seconde moitié du 19^{ème} siècle, l'empire turc, avec l'éveil national de ses divers sujets, se révéla de plus en plus confronté à des crises et à une nécessité de réformes. Sa dépendance financière croissante vis-à-vis de l'ouest fut accélérée en 1856 avec le premier prêt de l'étranger. À partir de décembre 1881, un consortium financier, sous une direction britannique et française, entreprit une « gestion des dettes de l'état ottoman », mise en place exprès pour surveiller et contrôler les finances de l'état.¹² Il est vrai qu'avec cela, en même temps, les grandes puissances disposaient d'une possibilité d'intervenir indirectement dans les affaires intérieures de « *l'homme malade sur le Bosphore* » — comme le désigna, pour la première fois, le tsar russe Nicolas 1^{er} [Il faut dire que les Russes, à l'époque de la grande Catherine et de son époux morganatique, Sa sérénissime Potemkine (voir Simon Sebag Montefiore : *La Grande Catherine & Potemkine, une histoire d'amour impériale*, Calmann-lévy Paris 2012), avaient déjà bien « grignoté » l'empire Ottoman en Europe et « libéré » l'est-européen pour y placer déjà leur influence russe ; mais chez nous, à l'époque, c'est-à-dire juste au moment de la pré-fermentation révolutionnaire française, les Bourbons avaient déjà la tête ailleurs... *ndt*] et d'influencer ainsi de ses propres intérêts de puissance ce qu'on a appelé dès lors la « question orientale ».¹³

La voie triomphale de la science naturelle et de la technologie positionna les élites impériales durant la période réformatrice du *Tanzimat* (1869-1876), devant la question du comment moderniser l'empire ou bien même le séculariser. À partir de 1876, divers groupements de jeunes intellectuels s'efforcèrent, sans recours extérieur à la force, avec l'aide de l'effet de la philosophie des lumières sur le peuple, à instaurer une modernisation systématique, des réformes libérales et ainsi qu'une forme d'état constitutionnel. À l'étranger ils furent désignés sous le vocable rassemblant de « Jeunes Turcs », quoiqu'au commencement, il ne s'agît en aucun cas d'un parti homogène.¹⁴ Parmi les idées qu'ils prirent de l'ouest, il y eut pourtant aussi les fruits amers des sciences naturelles matérialistes : darwinismes biologique et social, qui dans le sillage de

¹⁰ Plus de détails à ce sujet dans Osterrieder : *Silence de l'esprit...*

¹¹ Depuis 1930, Constantinople est officiellement appelée Istanbul. Ceci était au 19^{ème} siècle une caractérisation dans le langage turc quotidien..

¹² Ce n'est pas du tout dissemblable de la situation de la *troïka* de l'UE actuelle vis-à-vis de la Grèce.

¹³ Harold Temperley : *England and the Near East*, Londres 1936, p.272.

¹⁴ Voir Osterrieder : *Monde en révolution*, pp.633-661.

l'industrialisation, avaient connu un essor, lequel, dans ses couches profondes, dépendait aussi des répercussions spirituelles profondes de la décision conciliaire de 869/70. [En effet, si l'être humain était, par exemple, resté conscient de sa dignité spirituelle, de son esprit, de son étincelle divine, il ne serait jamais parvenu à l'idée de supporter de « vendre » son travail pour « gagner sa vie à la sueur de son front », quel que fût ce travail. *ndt*]

Depuis l'alliance offensive de 1790, entre la Prusse et l'empire Ottoman, dirigée contre la Russie, des contacts s'établirent entre Postdam et la Porte d'Istanbul, avant tout dans le domaine militaire. C'est pour cette raison que, de 1836 à 1839, le lieutenant en second Helmuth von Moltke, l'Ancien (1801-1891 fut envoyé sur le Bosphore.) En tant qu'instructeur des troupes ottomanes, il visita Constantinople, voyagea en Mer noire, dans les monts Taurus et les déserts de la Mésopotamie et prit part au combat contre les Kurdes en 1838. Moltke l'Ancien était donc l'oncle du, par la suite, général en chef Helmuth von Moltke de 1857 à 1888, *Generalfeldmarschall*, le prédécesseur donc de son neveu comme Chef du *grand* état major germanique. Pour le chancelier du *Reich* Otto von Bismarck, l'empire Ottoman semblait finalement un partenaire convenable pour endiguer les concupiscences d'expansion tsaristes russes. Ainsi ratifia-t-il une mission militaire en 1880, dans l'empire Ottoman, dont il espérait un compte rendu, une influence et des discernements de stratégies militaires. Pareillement, il soutint la livraison d'armes des firmes *Krupp* et *Loewe & Mauser* ainsi que les livraisons de bateaux *Torpedo*. En septembre 1888, Bismarck approuva l'engagement de la *Deutschen Bank*, qui refoula avec succès ses concurrentes britannique et française, lors du financement de la voie ferrée anatolienne. Il s'en développa en 1899, le projet d'une voie ferroviaire entre Berlin et Bagdad, en tant que spéculation de la haute finance allemande et du marché capitaliste allemand qui en obtinrent tous deux le soutien de la part de la direction de l'état.¹⁵ La diffusion de l'influence allemande dans l'empire Ottoman n'ouvrait pas seulement un marché de débouché pour l'industrie en expansion, mais elle assurait encore l'approvisionnement en matières premières et de produits demi-manufacturés, nécessaires à l'industrie lourde allemande.

La coopération entre Berlin et Constantinople fut donc intensifiée par l'envoi du, par la suite, *Generalfeldmarschall* Freiherr [c'est-à-dire « libre monsieur ! », *ndt*] Colmar von der Goltz (1843-1916), qui à partir de 1883 passa douze ans sur place et y fut même connu comme le « Goltz Pacha ». Comme l'un des cinq officiers allemands au service du Sultan Abdulhamid II, inspecteur général des écoles militaires et sous-chef d'état-major général dans l'empire ottoman et grâce à ses qualités saillantes de direction, Goltz mit en place des contacts intensifs avec les corps des jeunes officiers en vue de faire naître un noyau pro-germanique dans l'armée ottoman, copié selon le modèle prussien-germanique¹⁶, comme aussi pour la révolution des Jeunes Turcs de 1908 et la « fraternité d'armes » des deux pays par la suite dans la première Guerre mondiale, qui fut scellée lors de l'entrée en guerre de l'empire Ottoman, le 29 octobre 1914. Au nord-est, sur le front du Caucase, les troupes ottomanes combattaient contre les Russes, au sud, elles affrontaient les Britanniques et les Français.¹⁷

De cette manière, la prise d'influence germanique s'insinua dans la zone de tension des rivalités géopolitiques entre l'empire britannique et l'empire tsariste russe, qui des Balkans, par l'Anatolie, la Perse, l'Afghanistan s'étiraient en direction de l'Inde. L'empire Ottoman faisait saillie aussi dans les régions pétrolières du golfe persique qui, depuis la fondation de l'*Anglo-Persian Oil Compagny* (APOC) et de la *Britisch Petroleum* (BP) en 1907, ainsi que du premier forage couronné de succès dans la ville perse de Masjed

¹⁵ Helmut Mejchner : *La voie ferrée Berlin-Bagdad comme instrument de l'influence économique allemande dans l'empire ottoman*, dans : *Histoire et société* vol. I (1975), pp.447 et suiv. Gregor Schöllén : *Impérialisme et équilibre. L'Allemagne, l'Angleterre et la question orientale, 1871-1914*, Munich 1984, pp.118 et suiv. : Johann Manzenreiter : *La voie ferrée Berlin-Bagdad, comme exemple d'introduction de l'impérialisme financier en Europe (1872-1903)*, Bochum 1982 ; Sean McMeekin : *The Berliner Bagdad Express : The Ottoman Empire et Germany's Bild for World Powwer* Cambridge :MA 2010.

¹⁶ Voir Sean McMeekin : *The Ottoman Endgame. War , Revolution, and the Making of the Modern Middle-East, 1908-1923*, Londres 2015.

¹⁷ Mustafa Aksalal : *The Ottoman Road to War in 1914. The Ottoman Empire and the First World War*, Cambridge, 2008.

Solejman en 1908, faisaient l'objet de toutes les convoitises.¹⁸ En même temps, la croissance économique continentale entre l'Europe du centre et le proche Orient mettait en danger la liaison maritime traditionnelle vers l'Inde, privilégiée et revendiquée par l'Angleterre. Walter Lambach écrivit, en mars 1914 dans le *Deutschen Handelswacht* [Feuille de garde du commerce allemand, *ndf*], il est « pathétique que notre destin se décidât à la ligne Berlin-Bagdad [...] en tant que puissance mondiale et avec cela aussi comme peuple ».¹⁹ Rudolf Steiner tenait un tel projet de chemin de fer comme hautement malsain, comme le remarqua vers août 1913, son élève Ludwig Polder-Hoditz : « Aussi longtemps que l'Allemagne procède comme elle le fait, à savoir qu'elle se préoccupe de projets comme la voie ferrée pour Bagdad, on ne pourra pas avancer en Europe.²⁰ Il voyait dans la construction de cette voie ferrée un exemple patent de la manière dont sont entrelacés entre eux les intérêts de l'impérialisme capitaliste ou du capitalisme impérialiste et les préjugés nationaux, chauvins, étatiques et juridiques »²¹ et comment, par dessus le marché, « le problème de la voie ferrée Berlin- Bagdad était devenu l'une des causes les plus importantes de la guerre ».²²

L'empereur Guillaume II s'enthousiasmait aussi, depuis son second voyage en Orient (octobre-novembre 1898), pour le Sultan, l'Islam et les « conditions splendides » régnant dans l'empire ottoman. Dans les années qui précédèrent la première Guerre mondiale, se développa dans l'économie du *Reich* allemand, dans la direction de l'armée et même chez le *Kaiser* une « fièvre turque » dans les formes, tout particulièrement compris comme un présumé contre-poids à la puissance globale britannique. À cette occasion, l'impérialiste britannique, Cecil Rhodes, piqua au surplus l'ambition aveugle du *Kaiser* allemand, en lui glissant dans le tuyau de l'oreille, lors d'un entretien personnel, en mars 1899, que de grandes tâches attendaient encore le *Reich* allemand au Proche Orient : « Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate, Bagdad, la ville des califes, là se trouvait en effet, selon lui, son avenir »²³. Le *Kaiser* devait finalement construire le « chemin de terre vers les Indes ». Rhodes présenta à Guillaume justement ce programme d'expansion qui, en 1914, devait tout particulièrement mener l'empire dans la guerre contre le *Reich* allemand.

En rétrospective, il apparaît naturellement sur-évident quel genre d'impulsions eussent été nécessaires pour communiquer, à partir du *Reich* allemand, sur le Bosphore : au lieu d'insister sur le militarisme et l'industrie, il fallait privilégier la culture et la science, avec une image spiritualisée de l'être humain — pour laquelle les fondements avaient été créés par l'idéalisme allemand — pour répandre de tout autres effets [Et pourtant cela continue ! Car pour parodier Schiller, la question se pose toujours : est-ce vraiment encore dans la mission du destin du peuple allemand de dominer économiquement l'Europe ? (et c'est certes toujours mieux que par le glaive !) et le monde en vendant des automobiles VW en Chine ? *ndf*] Néanmoins, sur la prise d'influence prussienne-germanique, l'ombre du concile de 869/70 pesa lourdement jusque dans les événements de la première Guerre mondiale.

¹⁸ Voir à ce sujet Marian Kent : *Oil and Empire : British Policy and Mesopotamian Oil, 1900-1920*, Londres 1976, pp.89-94 ainsi que pp. 155 et suiv. ; Helmut Mejhner/ *La politique et le pétrole au Proche Orient*, Vol. I : *Le combat des puissances et des consortiums avant la seconde Guerre mondiale*, Stuttgart 1980.

¹⁹ Fritz Fischer : *Guerre des illusions. La politique allemande de 1911 à 1914*, Königstein/Ts. 1978, pp.648 et suiv.

²⁰ Ludwig Polder-Hoditz / Peter Tradowsky (éditeurs) : *Souvenirs de Rudolf Steiner, Pionnier de l'anthroposophie*, Dornach 1985, pp.45 et suiv.

Dans son premier mémorandum, adressé à l'empereur d'Autriche Charles 1^{er}, Steiner écrivait, en juillet 1917 : « Que l'on pense seulement combien on était infiniment naïfs lorsqu'on croyait faire prévaloir d'Allemagne, étant donné que dès lors on entreprenait ce problème comme s'il était principalement et seulement indispensable de se mettre à faire une route, sur la percée de laquelle on s'était mis d'accord avec ses voisins. Ou bien, de parler de quelques choses beaucoup plus lointaines encore, que de se mettre à ordonner les Balkans depuis l'Autriche, sans y conduire les forces qui sont pensées à partir des énergies du peuple et de l'état des Balkans, afin de paralyser les triomphes de l'Angleterre. L'Angleterre ne fait justement pas seulement telle ou telle chose à un moment donné, mais elle dirige au plan international les forces de manière telle qu'au moment juste, elles se déroulent dans sa direction. Pour faire cela, il nous faut premièrement connaître ces forces et, deuxièmement, déployer chez soi ce qui est disposé dans l'esprit de ces forces. » (Rudolf Steiner : *Essais sur la Dreigliederung*, p.349).

²¹ Conférence du 2 mai 1919 dans Rudolf Steiner : *Conseils d'entreprises et socialisation (GA 331)*, Dornach 1989, p.71.

²² Conférence du 22 mai 1919 dans Rudolf Steiner : *Idées sociales — Réalité sociale — Pratique sociale vol.I (GA 337 a)*, 1999, p.50.

²³ Cité d'après Werner Englemann : *Les bourses Cecil Rhodes. Leur préhistoire et leur importance pour les boursiers allemands*, Thèse de Heidelberg 1965, pp.25 et 31.

Le djihad allemand

Avec l'éclatement de la première Guerre mondiale, Britanniques et Allemands surtout, en vinrent à soutenir des idées, des religions et des ambitions nationales et sociales de minorités comme un moyen particulièrement efficace de mener la guerre. L'*India Office* britannique avait envoyé, en avril 1910 un agent du nom de *William Shakespeare* (!) auprès du chef de clan arabe Ibn Saud, le protecteur de l'islamisme radical wahhabite, pour faire de lui un allié éventuel afin d'assurer les liaisons britanniques vers l'Inde contre les Ottomans.²⁴ Dans le clan d'en face, l'empereur Guillaume II, dès son second voyage en Orient, en 1898, s'était hissé à Damas au rang de protecteur de 300 millions de Musulmans. Et dans la phase finale de la crise de juillet 1914, le *Kaiser* avait donné des instructions pour que nos consuls en Turquie et en Inde et agents etc.[...] soient islamites dans leur totalité. Pour [devoir] enflammer la révolte sauvage du monde de haine, de mensonge contre ce peuple de boutiquiers [les Britanniques]. Car même si nous devrions être saignés à blanc, alors l'Angleterre devrait pour le moins y perdre les Indes »²⁵. Deux mois après le commencement de la guerre, le *Kaiser* appuya le projet du diplomate Max von Oppenheim, de pousser le monde islamite à un soulèvement général contre l'Angleterre. Dans un mémorandum intitulé « Le révolutionnement des régions islamites de nos ennemis », Oppenheim exposait comment l'Entente serait à toucher sur ses points faibles, les colonies, avec l'aide de la « guerre sainte ». Dans un accord secret, l'empire Ottoman s'engagea, le 2 août au djihad contre les Alliés, qui serait proclamé le 14 novembre. En outre, l'état-major général, avec l'aide des Chiïtes, voulut impliquer l'Afghanistan et la Perse dans une guerre contre l'Inde.²⁶ Helmuth von Moltke soutint aussi le 5 août 1914, alors qu'il était Chef de l'état-major général, un tel « procédé brutal » contre l'Angleterre : « Il est d'une extrême importance de soulever contre l'Angleterre [...] l'insurrection de l'Inde et de l'Égypte et aussi dans le Caucase. — au moyen du traité avec les Turcs, le service des affaires étrangères est en mesure de réaliser cette idée et d'exciter le fanatisme de l'Islam. »²⁷ Dans les semaines et mois qui suivirent, le service des affaires étrangères travailla avec le ministre de la guerre turc, Enver Pascha, à la mise en révolution d'autres régions musulmanes du Maroc à l'Inde. À l'occasion, à partir de la fin d'août 1914, des missions furent envoyées en Afghanistan, Arabie, Perse, Caucase et le Maghreb, pour recruter pour une alliance de guerre avec l'empire allemand et le sultanat-califat ottoman contre les puissances de l'Entente. Déjà en 1910, Goltz avait plaidé en faveur d'une alliance avec les Musulmans sous le direction du Sultan. « La question du comment la Turquie peut entrer dans un conflit guerrier en Europe et compter pour nous, n'est plus oiseuse à présent. Contre la Russie elle peut nous être utile, pourtant nous n'avons pas

²⁴ Terry M. Boardman : *Shakespeare d'Arabie* dans *Der Europäer* 19/6-7 (avril/mai 2015), pp.16-19; Hassan S. Abedin: *Abdul Aziz Al Saud and the Great Game in Arabia 1896-1946*, Thèse de Londres 2002, pp.108-127; Charles Allen: *God's Terrorists. The Wahhabi Cult and the Hidden Roots of Moderne Jihad*, Cambridg/MA 2007.

²⁵ Notes en marge d'un télégramme de l'ambassadeur allemand à Saint-Petersbourg, du 30 juillet 1914 ; cité d'après Fritz Fischer : *Main mise sur le pouvoir mondial. La politique des objectifs de guerre de l'Allemagne impériale 1914/1918*, Königstein /Ts 19179, p.110.

²⁶ Wolfgang Schwanitz : « Djihad » *Made in Germany: la lutte pour la guerre sainte 1914-1918*, dans *Social. Histoire* 18/2 (2003), pp.7-34 ; du même auteur : *Max von Oppenheim et la guerre sainte. Deux mémorandums au sujet de la mise en révolution des régions islamites en 1914 et en 1940* dans *Social. Histoire* 19/3 (2004), pp.79-102 ; Wilfried Loth (éditeur) : *Première Guerre mondiale et Djihad. Les Allemands et la mise en révolution de l'Orient*, Munich 2013.

²⁷ Mémorandum au service des affaires étrangères du 5 août 1914, cité d'après Marc Hanisch : *Max Freiherr von Oppenheim et la mise en révolution du monde islamite en tant que libération impérial d'en haut* dans : *Première Guerre mondiale et djihad*, p.13.

[La responsabilité de Moltke demeure, de toute manière, car ce même chef d'état-major général, laissa aux troupes allemandes arrivées à Dinant le 23 août 1914 — alors qu'il commandait bel et bien le grand état-major saxon, — après avoir violé honteusement la neutralité belge — exécuter dans la ville plus de 674 personnes innocentes (voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Dinant_\(1914\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Dinant_(1914))). Le but étant de provoquer une évacuation des habitants terrorisés vers la France afin d'encombrer les routes. Face à un tel fait, la question se pose de comment peut-on passer de la tiare papale romaine au casque à pointe saxon et affirmer ensuite que les incorporations ou corporifications terrestres successives font évoluer l'entité spirituelle de l'être humain, en tout cas, pour cette famille de Junkers Saxons impénitents, j'exprime pour ma part de sérieux doutes !... *ndt*]

besoin d'elle inconditionnellement de ce côté-ci ; car là, l'ennemi y est accessible à nous-mêmes. Mais contre l'Angleterre, qui ne nous est pas directement accessible, l'allié turc avec nous est d'une valeur extrême. La Turquie peut toucher la puissance britanniques en deux endroits sensibles et avec succès.»²⁸ Pas étonnant donc que Goltz saluât l'appel au djihad par le Sultan, le 14 novembre 1914. À la Noël 1914, il signalait depuis le bord du croiseur d'attaque allemand ,SMS Goeben, lequel depuis août se trouvait en tant que « *Yavuz Sultan Selim* » aux services des Turcs, son accord pour le mémorandum d'Oppenheim : « Cet écrit donne une mention pertinente sur toutes les possibilités de renforcer l'Islam au service de nos alliés et de l'exploiter pour notre cause commune. La nécessité est devenue tout d'abord totalement claire pour moi d'associer très étroitement la Turquie avec la Perse et l'Afghanistan et de souder ensemble ces trois états en une triade islamite. J'envisagerai cette objectif tout d'abord et en accord avec Enver Pascha. [...] Malheureusement, toutes les préparations, pour mettre en mouvement le monde de Muhammad [sic !] demandent beaucoup de temps et il serait à souhaiter, qu'on les eût rencontrés de longue main, afin que, dès l'éclatement de la guerre, ils pussent déjà [atteindre] leur efficacité. »²⁹ Dans ce contexte, Goltz entrepris de sérieuses tentatives pour réunir, en vue d'une vie commune constructive, Arabes et Turcs sous le toit du panislamisme, afin de ne pas mettre en danger l'existence de l'empire ottoman.³⁰ Goltz, qui dans les années allant de 1903 à 1906, avait passé pour un concurrent de Moltke à la succession de Schlieffen au poste de chef du *Grand* état-major général³¹, ne fut que détaché, après le commencement de la guerre, comme gouverneur général en Belgique (d'août à novembre 1914 [Il est donc aussi responsable des actes d'horreur de Dinant, le 23 août ! *ndt*]), et pourtant en novembre 1914, il s'en était déjà retourné en Asie mineure, comme officier d'ordonnance auprès du Sultan Mehmet V. À partir d'octobre 1915, il dirigeait, désormais à l'âge de 72 ans, le commandement supérieur de la 6^{ème} armée ottomane pour coordonner les opérations turques et allemandes en Mésopotamie. Avec cela, il s'en tenait solidement à une position turcophile, louait, selon la vision qu'il en avait, les « braves soldats anatoliens » et critiquait ses opposants en Allemagne comme des provinciaux à l'esprit biscornu. Comme dans le cas de Helmuth von Moltke, on considérait von der Goltz, dans le *Grand* état-major général à Berlin, en partie à cause de cela avec une irritation renforcée et on réfléchissait à comment pouvoir le circonscrire. Des reproches émergèrent même pour la raison que Goltz s'était tellement « turquifié », qu'il ne savait même plus défendre les intérêts allemands vis-à-vis des convoitises ottomanes.³²

Die Drei, 6/2016.

(Traduction Daniel (von) Kmiecik)

Dr. Markus Osterrieder, né en 1961 à Munich. Études de l'histoire de l'Europe de l'Est, de slavistique et des sciences politiques à Munich, Toulouse et Varsovie. Après une activité de plusieurs années à l'Institut Est-Européen de Munich, il travaille aujourd'hui en tant qu'historien, journaliste libre et conférencier, avant tout sur des questions d'échanges et de transmissions culturels entre l'Est et l'Ouest dans divers pays de l'Europe et de l'espace européen. — www.celtoslavica.de, markus@celtoslavica.de

²⁸ Rapport du général commandant Freiherr von der Glozt sur son séjour en Turquie d'octobre et novembre 1910, cité d'après Bernd Lemke : « *Guerre globale : Les plans de soulèvements et de conquête de Colmar von der Glotz pour le Moyen-Orient et l'Inde.* » dans *Première Guerre mondiale et djihad*, p.60.

²⁹ Lettre de Goltz à Oppenheim du 25 décembre 1914, cité d'après Lemke : *Guerre globale*, p.55.

³⁰ *Ebenda*, p.49.

³¹ Après la nomination de celui-ci, Goltz s'avoua assurément soulagé et il pensait que Moltke méritait la chance de pouvoir faire ses preuves et se montra impressionné du reste par la prestation de Moltke. Voir Annika Mombauer : *Helmuth von Moltke and the Origins of the First World War*, Cambridge 2001, p.71.

³² Carl Alexander Krethlow : *Generalfeldmarschall Colmar Freiherr von der Goltz Pascha. Une biographie*, Padborn 2012, p.514.